

tandis que ses pensées chevauchaient sur les ténèbres et les nuages d'un passé de trente ans, vieux d'un siècle.

Il sentait la folle du logis bourdonnant dans sa tête et autour de lui comme un taôn importun, avec une activité incroyable. Il aurait bien voulu la saisir ou la chasser, mais comment ?

Le ruban qui liait le paquet tomba en lambeaux quand Claude essaya de le dénouer. Claude le jeta au feu. Ce ruban lui-même était sacré, et Claude n'aurait pas voulu qu'il pérît autrement que par le purificateur universel qui s'élançait du sein des choses, comme des profondeurs les plus intimes de l'âme universelle.

Il se mit à lire. C'était sa première lettre à l'adorée. Elle le fit pleurer et sourire. Mon Dieu ! comme il avait vieilli, car la lettre lui parut singulièrement enfantine ; heureusement personne au monde ne l'avait lue, en dehors d'elle. Et la réponse de l'adorée : écho d'un cœur tendre et honnête, cherchant à dissimuler ses sentiments, mais trop naïve pour y réussir. Et de la première à la dernière, il en était ainsi, à travers les cruelles péripéties d'un amour traversé par les dures exigences du monde et de la vie, lesquelles finalement interposaient entre les deux amants leur inexorable barrière, et les séparaient pour toujours.

Quelle torture pour tous deux ! Et cependant Claude était obligé de se dire que les parents de Lisbeth avaient sagement agi et qu'il n'avait à se plaindre que de lui-même ou de la force des choses, — qu'est-ce que c'est que la force des choses ? — qu'il n'était pas mûr alors, qu'il n'aurait probablement pas donné à la jeune fille tout le bonheur qu'elle méritait, et que la Providence l'avait plutôt favorisé en ne lui accordant que les suaves émotions du début, l'amour pur et sans remords, sinon sans larmes, dont il s'était enivré pendant un an.